GUSTAVE FLAUBERT

NARRATIONS ET DISCOURS

BIBLIOTHÈQUE NUMÉRIQUE
DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

NARRATIONS ET DISCOURS

1835-1836

MATTEO FALCONE
OU DEUX CERCUEILS POUR UN PROSCRIT

C'était en Corse, dans un grand champ, sur un tas de foin que, à moitié éveillé, Albano, couché sur le dos, caressait sa chatte et ses petits, tout en regardant les nuages qui passaient sur le fond d'azur et le soleil qui reluisait de son éclat de pourpre et dardait ses rayons sur la plaine bordée de coteaux.

C'était un bel enfant qu'Albano : de longs cheveux tombaient en boucles sur ses épaules, à chaque sourire vous auriez dit une parole de joie, à chaque regard un éclair dans les yeux.

Il entend des coups de fusil qui se succèdent, il se détourne en

sursaut, et aussitôt un homme vient se jeter en courant sur le tas de foin. Ses cheveux étaient épars, ses vêtements étaient en lambeaux, la peau de son genou était déchirée, beaucoup de sang s'en écoulait, et l'on voyait à la trace de ses pas que là un proscrit avait passé.

« Enfant, lui dit-il, cède-moi ta place. Oh ! je t'en prie ! que je me cache ! »

Albano jouait toujours avec sa chatte.

« Par grâce ! par pitié, oh ! cache-moi !

— Que voulez-vous ?

— Cache-moi ! »

Et il lui jeta une pièce de monnaie qui, en tombant, affaissa le foin.

Et le proscrit s'était mis sous la paille.

Albano pour un moment avait abandonné son jouet, et prenant sa pièce à deux mains, couché sur le ventre, il la faisait sautiller en souriant.

Au bout de cinq minutes, une douzaine de gardes l'entouraient. Un d'eux, qui marchait à leur tête et qui paraissait leur chef, s'approcha d'Albano et lui dit :

« Enfant, n'as-tu pas vu un homme courir par ici ? il était blessé, avait les habits déchirés.

— De qui voulez-vous parler ?

— D'un homme que nous cherchons.

— Du tout, je n'ai rien vu, si ce n'est une chèvre qui cherchait son maître ; encore marchait-elle à pas lents et je vous assure

qu'elle était en fort bon état. Est-ce là votre affaire ?

— Tu te moques de la justice, Albano.

— Et pourquoi êtes-vous venus me réveiller ?

— Il le fallait.

— Allez à tous les diables !

— Ah ! c'est ainsi que tu traites la justice du canton ? Tiens, misérable. »

Et il fit semblant de le mettre en joue.

« Vous n'oseriez, dit l'enfant avec fermeté, car mon père me vengerait, et, voyez-vous, mon père c'est Matteo Falcone, le plus intrépide chasseur de Corse et le plus vigoureux lutteur du canton. »

Le prudent oficier mit bas son arme et se tournant vers ses

compagnons :

« Allons, dit-il, il n'y a pas moyen d'en tirer quelque chose. »

Puis il se retourna vers Albano, et, lui présentant une montre, il ajouta :

« Albano, si on te la donnait ?

— Quoi ?

— Voudrais-tu ?... »

Et l'enfant resta muet quelques instants, ballotté par l'envie d'avoir et un reste d'honneur qui lui surgissait alors plus fort et plus terrible, pour lui dire tout bas, mais avec puissance : Albano, tu es un lâche !

« Si tu nous le montrais », continua l'officier.

Albano lança un regard perçant sur le tas de foin, puis il prit la

montre, et, la posant par terre, il la regarda luire aux rayons du soleil.

En ce moment arriva Matteo Falcone, père d'Albano. Il s'informa de tout ce que c'était, ce que signifiaient ces cris et cette scène de sang.

« Rien, lui dit-on, un prisonnier qui s'est enfui ; il s'était caché sous ce tas de foin et votre fils nous en a avertis... grâce à cette montre », dit l'officier en l'indiquant du doigt.

Le fugitif fut tiré de dessous le tas de foin, ses genoux chancelaient, ses lèvres étaient pâles et ses yeux rouges de colère, ses mains palpitantes tâtonnaient à sa ceinture comme pour y chercher un poignard ; il n'y trouva qu'une plaie profonde et retira son poing tout ensanglanté.

Promenant ses yeux autour de lui, il rencontra le regard de Matteo et lui dit :

« C'est donc toi qui m'as livré ; va, tu es un lâche ! Sais-tu ce que j'ai fait, moi ? J'ai voulu venger une injure faite à ma fille ; j'ai frappé sur le prince, et son sang est retombé sur ma tête pour se mêler au mien. Adieu ! ils m'emmènent à l'échafaud ; adieu ! et l'on saura que Matteo est un traître !

— Ah ! le roi serâ content, dit tout bas l'officier ; votre fils nous a été d'une grande utilité. »

Le montagnard ne dit rien et mit une amorce à sa longue carabine.

Le soir, le Corse dit à Albano de le suivre jusque derrière la colline. — Il avait déjà pris son fusil et se disposait à sortir, quand

sa femme lui demanda si elle ne pouvait pas aussi l'accompagner.

« Non, femme, reste, je te l'ordonne ! »

Et il y avait dans ces paroles un ton si positif et si imposant qu'elle tomba atterrée sur le banc de pierre, et les regarda partir, muette d'anxiété et d'angoisse.

Un quart d'heure après, elle entendit un coup de fusil et le bruit que fait quelque chose en tombant dans l'eau... Elle poussa un sourd râlement, s'affaissa par terre, puis elle se releva et un rire étrange contracta ses lèvres.

Le lendemain, c'était à Ajaccio, on venait de tirer un enfant de la rivière. Oh ! le pauvre enfant ! de beaux cheveux blonds tombaient sur ses épaules, ses lèvres étaient tachetées de noir, ses mains,

liées par un chapelet, étaient jointes comme pour la prière ; sa poitrine était percée d'une balle et l'on distinguait encore sa sanglante trace...

Une femme accourt, pâle, échevelée, et regarde longtemps et fixement le cadavre. Elle se cramponna aux barreaux de la morgue et répétait avec douleur :

« Oh mon enfant ! mon enfant ! »

Puis elle tomba par terre en poussant un cri d'agonie...

Aussitôt arriva le fossoyeur apportant un cercueil.

« Vous vous êtes trompé, dit quelqu'un de la foule, il en faut deux ! »

CHEVRIN ET LE ROI DE PRUSSE
OU L'ON PREND SOUVENT LA TÊTE D'UN ROI POUR CELLE D'UN ÂNE

Votre grand-père ne vous a-t-il jamais parlé de Frédéric, roi de Prusse ? C'était un grand homme sec et courbé, à cheveux poudrés, et qui s'appuyait toujours sur une longue canne de jonc ; le collet de son habit vert, qu'il ne brossait jamais, de son habit vert tout râpé et qui l'avait accompagné à la conquête de la Poméranie, était encore rendu plus sale par une longue queue de cheveux qui lui tombait au milieu du dos. Eh bien ! cet homme d'un génie si vaste et qui, à ce qu'il semble, ne devait s'occuper que de conquêtes et de batailles,

avait encore le temps non seulement d'écrire à Voltaire, oh ! cela vous le savez, mais encore de plaisanter avec ses courtisans.

Un jour il appela Chevrin, lui remit une petite boîte en lui disant affectueusement :

« Chevrin, je t'ai toujours connu comme un ami fidèle, voici un gage de ma reconnaissance. »

Vous voudriez bien savoir ce que c'était que cette boîte ? Un moment, je vais vous le dire. Elle était petite, de bois de palissandre, incrustée d'or et ornée de pierres précieuses. Chevrin l'emporte chez lui, l'ouvre avec impatience et voit non son brevet de général, non quelques billets de banque, ni une décoration, ni un beau poignard, ni une lettre de noblesse, ni une nomination à la chancellerie, ni même quelques pistoles, ni même une bague, ni

même un simple bijou, ni même la plus petite chose, ni même le plus mauvais madrigal, mais c'était un portrait en miniature. Les narines étaient ouvertes, la bouche béante si bien qu'elle semblait braire, avec ses oreilles gracieusement rabattues sur son col, et ses grands yeux ternes étaient ouverts comme l'original.

Ce n'était rien moins qu'un âne en toutes ses parties, mes amis !

Chevrin resta muet à cet aspect, toutes ses espérances déchues, toutes ses illusions envolées comme un brouillard. Oh ! combien d'illusions, d'espérances, de rêves d'ambition se sont envolés comme un brouillard ! Oh ! combien d'illusions, d'espérances, de rêves d'ambition se sont évanouis devant... une tête d'âne!

Il lui vint une idée, non à l'âne mais à l'homme. Il pensa que le roi oubliait ses services, qu'il abandonnait son ancien ami de bataille, et

il pleura. Oh ! combien de pleurs ont coulé... devant une tête d'âne !

Puis il pensa que le roi avait voulu plaisanter et il sourit. Comme on a souri... devant une tête d'âne ! Ensuite, pour mieux le voir, il l'approcha de la fenêtre. Combien n'a-t-on pas mis au jour de têtes d'ânes !

Néanmoins il se promit une vengeance.

Qu'on veuille bien se transporter à quelques mois de là : c'était à la table du roi de Prusse. Arrivé au dessert, Chevrin tire une boîte de sa poche. C'était la certaine petite boîte qui contenait le portrait d'âne. Mais cette fois elle était ouverte, et chacun, prenant une miniature renfermée dedans, regardait le roi scrupuleusement et ramenait ses yeux vers la peinture disant : « Oui, c'est bien lui, sa bouche mi-ouverte semble parler ; c'est bien là ses larges narines et

ses grands yeux ouverts. » Elle arrive enfin à Voltaire qui, criant plus fort en sa qualité de philosophe, dit au roi :

« Ah ! sire, je n'ai jamais rien vu de si ressemblant. »

Le roi, qui se ressouvenait du présent qu'il avait fait à Chevrin, croyait que c'était une représaille ; il trépignait d'indignation, était rouge de colère, et enfin, n'en pouvant plus, il se jette sur le portrait, le regarde et dit ensuite :

« Je prenais mon portrait pour celui d'un âne. »

Or on convint qu'il n'y a pas grande différence entre la tête d'un roi et celle d'un âne, puisque le possesseur s'y méprend.

LE MOINE DES CHARTREUX
OU L'ANNEAU DU PRIEUR

Il y avait déjà huit jours que les caveaux de la Grande-Chartreuse avaient retenti du chant des morts à l'enterrement du prieur, lorsque le frère Bernardo couché dans sa cellule se rappela toute cette scène de deuil, et les plus petites circonstances de cette triste journée vinrent se représenter à sa mémoire, fraîches et récentes encore.

Il voyait de là sa longue robe, sa ceinture de corde, sa barbe blanche, sa couche de marbre et ses mains posées en croix sur sa poitrine ; à cette pensée il s'arrêta. C'était cette même pensée qui le

torturait depuis si longtemps, c'est-à-dire depuis quelques jours, qui ne lui laissait pas un instant de sommeil, pas une heure de repos ; cette même pensée qu'il aurait voulu pour tout au monde effacer, anéantir, et qui se représentait là, toujours plus forte et plus puissante, parce qu'elle était belle et gracieuse. Il se releva, se mit à genoux et chercha un peu de repos dans la prière. Oh non ! ce fut en vain ; toujours là, toujours là !...

Il alla à sa fenêtre pour voir si le charme d'une nuit tranquille, si le silence de la nature endormie n'inspireraient pas à son âme plus de repos que la prière ou la vue d'un christ. Non ! et pourtant l'air était pur, le ciel sans nuage, la lune sereine ; la campagne était belle, quelques cabanes, un bois et un vaste château en formaient l'horizon. Et son front se rida, et il pensa encore à la tombe du

prieur ; la même image vint se représenter à son esprit, et ses lèvres balbutiaient convulsivement quelques mots qui mouraient en naissant : « Oh, l'avoir ! le tenir ! le posséder ! rêver un monde dans une prison, penser à la vie dans un sépulcre ! Oui, j'irai, je le prendrai, cet anneau ! »

En effet, n'était-il pas naturel que ce pauvre homme, qui n'avait pas la réalité pour jouir, souhaitât des illusions pour rêver ? Et on savait dans le couvent que cet anneau de prieur se rattachait à des souvenirs de jeunesse et d'amour, dont sa piété n'avait pu se défaire, car après la passion abattue il reste dans le cœur de l'homme des racines inviolables, qui se rattachent à d'anciens souvenirs comme le lierre qui, pourtant mort, embrasse le chêne sur lequel il a grandi !

« Oh ! continuait Bernardo en regardant la forêt, là-dedans peut-être se promène un jeune homme qui aspire à longs traits sa vie de bonheur, contemplant avec amour et extase un ciel pur et azuré, couvert de sa robe dorée ; il peut porter au loin ses yeux où respirent la vigueur et l'avenir, sans qu'ils retombent avec dédain sur les barreaux de la cage d'un homme ! »

Puis regardant le château : « Oh ! là-dedans il y a des hommes qui vivent, la valse peut-être bondit sur le parquet, saccadée et délirante ! Il y a des femmes qui tourbillonnent entraînées dans les bras de leurs danseurs ; il y a des laquais aux livrées d'or, des chevaux dont la parure a peut-être coûté plus d'heures de travail que mes heures d'ennui ; il y a des lustres aux mille reflets, des diamants qui brillent dans les glaces ; il y a des roses de la vie ! »

Puis il se remit sur son lit en cherchant le sommeil ; et il voyait dans un coin l'anneau qui brillait, comme si Satan le lui eût présenté sans cesse ; et il se retourna, et il vit encore l'anneau dans tout son éclat. Respirant à peine, il s'assit. « Maintenant », pensait-il en regardant la lune qui se reflétait sur les barreaux de sa cellule et sur le christ d'étain suspendu à son lit, « maintenant il y en a qui vivent heureux et contents, sans penser à la veille, au lendemain, à la vie, à l'éternité, et qui vivent pour le jour dont ils recueillent les joies comme le parfum qui s'exhale d'une fleur. Mais partons ! tout dort, le jour va bientôt venir » (à peine était-il minuit), et il lui semblait que l'aube pénétrât dans sa cellule ainsi que son anneau, souvenir du monde, qui allait habiter avec lui dans le tombeau de sa vie.

Aussitôt il prit un sac d'outils et la clef du caveau qu'il s'était procurés, alluma une lanterne, et descendit l'escalier, arriva à la porte de l'église qu'il ouvrit d'une main tremblante. Chaque pas qu'il faisait lui semblait le pas de quelqu'un qui marchait derrière lui, et il se retournait en frissonnant, aussi pâle que les morts qui l'environnaient. Il arrive haletant à la porte du caveau, l'ouvre et la referme ; il descendit tous les degrés ; sur le dernier il s'arrêta, et il plongea son regard dans un horizon de sépulcres, et son regard se reporta ailleurs, et il ne vit encore que la mort, et la mort toujours... « Vite, vite, ouvrons le tombeau ! car peut-être va-t-on bientôt s'apercevoir de mon absence, peut-être même est-on déjà sur mes traces ! » Et il voulut prendre sa lanterne et remonter un degré, mais la lanterne lui glissa des mains et il ne put lever le pied. Il

prêta l'oreille, et n'entendit que le cri lointain des chouettes et des hiboux, mêlés au sifliement du vent qui s'entonnait sous les voûtes. Alors il trembla comme la feuille, ses dents claquèrent, ses jambes pliaient sous lui, car tout ce qui alors lui rappelait la vie était la mort pour son âme en torture... Enfin il avança et se mit à compter les tombes et à lire les inscriptions. À chaque marbre qu'il touchait, il lui semblait que le mort allait se réveiller pour le damner et le maudire.

Pourtant il arrive à la tombe du prieur, l'ouvre, le déshabille de son linceul... l'anneau est là qui reluit comme dans ses rêves.

« Où donc est le forfait, disait-il, de prendre quelque chose à un cadavre ? En jouit-il, de son anneau, puisqu'il n'a plus ni vie, ni souvenir, ni monde à rêver ? » et il saisit cette main froide et

décharnée, s'arrêta encore un instant et regarda avec peine cette barbe blanche, cet air de majesté répandu sur le visage du vieillard. Oh ! c'est alors qu'il aurait voulu qu'il n'y eût dans le cœur des hommes ni remords ni conscience, qu'il aurait voulu oublier le passé, le présent même, et ne penser qu'à l'avenir et à ses rêves ! Et il touchait la main d'un cadavre !

Il arracha l'anneau, le passa à son doigt avec frénésie, puis reprit ses tenailles et recloua le cercueil. Aussitôt il entendit la cloche qui rappelait les moines à la prière de nuit, se leva... mais il se sentit retenu avec force par le bas de sa robe ; il tomba à la renverse et alla se fracasser le crâne contre la paroi du caveau, et son sang rejaillit sur le cercueil du prieur.

Une année se passa, puis deux, puis plusieurs, jusqu'à ce que l'on

ouvrît le caveau pour enterrer un autre prieur. On trouva un squelette entouré d'une robe dont le bas était pris dans les clous du cercueil voisin ; son crâne était horriblement mutilé, un anneau était à son doigt. On creusa la terre à l'endroit même et on l'enterra par pitié. Le soir on dit un *De profundis* pour le repos de l'âme d'un corps inconnu que l'on avait trouvé dans les caveaux.

Eh bien ! il avait voulu l'anneau pour avoir la vie. Oui, il avait vécu, car rêver, craindre, attendre, posséder à l'agonie, c'est vivre. À lui comme à bien d'autres, sa richesse fut dans le tombeau, et ses espérances vinrent se briser sous un suaire de mort.

DERNIÈRE SCÈNE DE LA MORT DE MARGUERITE DE BOURGOGNE

Connaissez-vous la Normandie, ce beau pays si rempli de vieux castels dont chacun éveille le souvenir d'un nom célèbre ? la Normandie, où chaque champ a eu sa bataille, chaque pierre son nom ? la Normandie si remplie de vieilles légendes, de contes fantastiques, de traditions populaires, qui tous se rattachent à quelques lambeaux de notre histoire du Moyen Âge ?

Eh bien, sur les bords de la Seine, les ruines du Château-Gaillard sont encore là debout, sur le roc, et semblent se rire, à la face de

chaque génération qui naît et qui meurt, des sept siècles qui, en passant, n'ont fait que lui arracher petit à petit quelques pierres qui roulent dans le ravin, quand l'ouragan gronde et que la pluie tombe.

Alors, en 1316, il était jeune encore. Au haut, c'était son drapeau blanc dont les flots se roulaient au souffle du vent ; à l'intérieur les gardes, et au bas, dans un cachot, une femme qui gémissait et regardait le soleil couchant d'un air d'adieu, de rage et de désespoir.

Elle était jeune encore, cette femme, vingt-six ans... vingt-six ans, et pas un sourire à la bouche ; vingt-six ans, et peut-être le nombre de ses crimes surpassait-il celui de ses jours ! Vingt-six ans ! et c'était Marguerite de Bourgogne, la Marguerite aux orgies sanglantes à la tour de Nesle ; Marguerite, la femme aux nuits d'insomnie, aux rêves de sang ; Marguerite, la reine de France.

Ce jour-là, elle avait demandé en grâce qu'on lui permît de regarder plus longtemps à travers les barreaux de sa cellule ; elle avait demandé à prendre l'air plus longtemps, comme si elle eût voulu en prendre pour l'éternité. Plusieurs fois la main du geôlier s'avança pour fermer le volet.

« Encore cinq minutes », disait-elle d'une voix tendre et suppliante.

Et le geôlier avait soin d'aller chez lui, de retourner son sablier, ayant compté le temps qu'il avait mis à venir et celui qu'il mettrait à retourner au cachot ; puis il revenait de nouveau.

Enfin elle vit un cavalier qui s'avançait au galop, et rentra dans sa chambre en pensant à ce que pouvait être cet homme qui se dirigeait en toute hâte vers la porte du donjon.

Peu de temps après la porte du cachot roula sur ses gonds, et un homme se présenta... Il s'arrêta debout sur le seuil de la porte.

« Quoi, c'est vous ! lui dit Marguerite, Vous, vous encore ici, Lyonnet ! Oh ! Lyonnet, il faut que tu sois mon démon pour me poursuivre ainsi jusque dans ma prison, pour m'accabler jusque dans mon cercueil... »

Et elle se prit à rire amèrement.

« Écoute, Marguerite, tous les deux nous voulions un sceptre pour appui, et un peuple pour esclave. Eh bien, Marguerite, toi tu as tué ton père et tu es reine de France ; moi je n'ai tué personne et je ne suis rien.

— Tu m'accuses de la mort de mon père, Lyonnet, tandis que c'est toi, au contraire, toi qui as pris le poignard.

— Oui, cela est juste.

— D'où vient que tu me poursuis toujours ?

— C'est que, vois-tu, Marguerite, en commençant à t'aimer j'avais aimé une enfant pure et candide, et que maintenant, Marguerite, je hais l'enfant qui est la femme adultère.

— Non, tu ne m'as jamais aimée !

— Oh ! Marguerite, oui je t'aimais, et je t'ai donné mon bonheur, car je me suis étourdi sur le crime de ton père, et j'ai perdu ma foi, et maintenant tout mon être est le mélange de tous les vices, de toute la haine qui peuvent tenir dans le cœur d'un homme ; mais cette haine a débordé du vase des passions, quelques gouttes sont tombées sur toi et te rongent.

— Ciel ! serais-tu ici l'exécuteur ?

— Écoute, Marguerite ! Non, tu ne m'as jamais aimé ! tu croyais pouvoir me dire dans mon cachot : " Lyonnet, tu m'as abaissée à la prière ", tu voyais mes larmes sans pitié, tu contemplais mon orgueil qui venait mourir aux pieds d'un assassin. Eh bien, j'assisterai à ton agonie, je contemplerai tes dernières convulsions, je verrai la main gluante de l'exécuteur s'abaisser sur ta tête défaillante, et je la verrai, cette tête, tomber et rebondir sur le pavé sanglant. Eh bien, maintenant, Marguerite, les temps sont changés et c'est moi qui suis le maître, et toi la victime. Oui, Marguerite, j'ai l'ordre de Louis de t'étrangler avec tes cheveux.

— Lyonnet, tu ne te souviens pas de nos amours en Bourgogne, de tes promesses et de tes serments ?

— Non, non, à toi les orgies à la tour de Nesle, à toi la trace de

sang que l'on voyait sur ses murs, à toi les cadavres que la Seine chaque matin roulait dans son lit ; à toi la honte, à toi l'ignominie, à toi la mort, à toi la malédiction !

— Oh ! grâce ! grâce, Lyonnet ! Nous partirons, nous irons vivre, loin d'ici, vivre dans notre premier amour, oublier tout comme un rêve sanglant. Grâce ! grâce !

— Eh ! faisais-tu grâce à ceux qui, dans la tour de Nesle, te demandaient la vie sous le poignard de tes assassins ? Marguerite, malgré tous tes crimes, malgré toutes tes nuits sanglantes et tes orgies infâmes, quelque chose n'est-il pas resté ? As-tu quelque prière à faire ? Oh ! dis-la, et vite, car cette heure-ci est ta dernière. »

Marguerite s'agenouilla, prononça quelques mots en balbutiant.

Était-ce des sanglots ou une prière ?

« Relève-toi, dit Lyonnet en la prenant par le bras ; bien d'autres me font attendre comme toi ; ils me demandent successivement une heure, une demi-heure, une minute, mais je donne plus : l'éternité !

— Oh ! ne me parle pas de l'éternité !

— Allons, Marguerite, défais ton bonnet, tes cheveux. Oh ! ils étaient beaux, tes cheveux ! c'était ta gloire et ton orgueil. Oh ! tes cheveux ! qu'ils s'ondulaient bien sur tes épaules ! Oh ! tes cheveux ! qu'ils ont reçu de baisers brûlants et passionnés ! »

Aussitôt il en prit deux mèches et en entoura le cou de Marguerite...

On entendit un sourd râlement, un corps tomba par terre et la belle Marguerite était un cadavre !

Le lendemain on porta un cercueil à Vernonet, on creusa là une fosse et l'on mit dessus une simple pierre avec cette inscription :

CI-GÎT
MARGUERITE DE BOURGOGNE
REINE DE FRANCE

Des siècles ont passé sur cette tombe, le temps a rongé le cadavre, l'herbe a caché l'inscription... Le temps efface tout, les rois eux-mêmes... Mais leurs crimes ? — oui, mais plus tard.

PORTRAIT DE LORD BYRON

C'était un de ces hommes à hautes conceptions, à idées généreuses et progressives, aux violentes passions, à une âme tout à la fois sensible et magnanime, bizarre ; en un mot, Lord Byron, c'était le fils du siècle.

Il ne croyait à rien, si ce n'est à tous les vices, à un Dieu vivant, existant pour le plaisir de faire le mal ; il ne croyait à rien, si ce n'est à l'amour de la patrie, à la puissance de son génie et à la fascination des yeux de sa maîtresse. Au-delà, tout dans le monde n'était pour lui que préjugés, ambition et avarice.

L'honneur d'une femme lui semblait une rose, mais une rose dont

chacun en passant pouvait prendre le parfum, le faner, et le flétrir. Il eut cent maîtresses, n'en aima qu'une, et encore, celle-là, il la rudoyait et la dédaignait pour son amour fou et effréné ; il avait constamment une vingtaine de chevaux dans son écurie, il les adorait tous. Il n'aimait pas la France, parce qu'en France il ne fait pas assez de brouillards ni assez de neige ; en France on ne respire pas, comme à Venise, l'air embaumé de quelque villa.

C'était un athée, et il restait des journées entières dans une église plongé dans une contemplation muette, ou une méditation profonde.

Quand il était en Angleterre, il sortait seul à cheval, et il aimait à faire blanchir d'écume sa gentille jument arabe, en contemplant la fumée de son cigaretto qui s'envolait au souflie du vent et qui se

mêlait au brouillard de décembre.

Il fréquentait les tavernes, les écuries et les cochers ; souvent sur la place on le vit boxer avec les grooms. Il était chéri du peuple et haï de la noblesse. Plusieurs fois, il fut sur le point d'adresser des discours à la multitude.

À Venise, souvent, le soir, il prenait un gondolier et faisait ainsi plusieurs lieues en mer, se laissant ballotter par le roulis ; rentré chez lui, il se défaisait de ses habits de deuil, et restait toute la nuit à regarder une tête de mort, posée au milieu de sa cheminée. Il aimait l'Italie, il l'adorait comme une mère ou une amante ; il l'aimait parce que là on y trouve des cœurs qui aiment ou qui haïssent, des yeux qui vous lancent des éclairs d'amour ou de passion ; là on y trouve toujours quelque femme belle et inconnue, comme un songe

doré de jeune homme. Là on y trouve ou amour ou poignard ; là on y trouve toujours quelques sons de guitare et d'une voix suave, qui résonnent le soir au clair de lune sur les eaux blanches du lac voisin ; là on y trouve enfin toujours quelque sujet de drame ou de roman.

Byron ne trouvait rien de beau comme la liberté, rien de hideux comme l'or. Plusieurs fois il affronta le danger par plaisir ou par vanité, et, en Grèce il préféra la mort à une saignée. Il y alla pour concourir à la renaissance d'un pays mort par l'esclavage ; il alla pour relever le char de la liberté de la fange où l'avaient enfoncé les tyrans, mais cette fange-là elle ennoblit, elle immortalisa Byron, le fils du siècle.

SAN PIETRO ORNANO
(HISTOIRE CORSE)

I

Une superbe frégate à la taille élancée et svelte entrait à voiles déployées dans le port de Gênes. Tout en elle indiquait la maîtresse et la souveraine, jusqu'à sa flamme blanche qui se laissait flotter à la brise du soir avec orgueil et majesté.

L'on voyait sur son gaillard d'arrière un homme qui paraissait le maître, quoiqu'il ne prît aucune part à la manœuvre. Son costume était à moitié grec et italien. Sa tête, belle et fière, était entourée de

longs cheveux qui venaient s'appuyer en boucles sur ses épaules nues et basanées ; un riche poignard et un long cimeterre pendaient à sa ceinture blanche et bleue, et dont le nœud doré, tombant jusqu'à terre, venait de temps en temps essuyer sur ses sandales rouges un peu de cendre échappée de sa large pipe de jonc.

Enfin le navire s'était arrêté. Ornano en descendit ; son regard était hautain, et il semblait mépriser toute cette multitude qui montrait du doigt, avec respect et crainte, un homme qui, naguère paysan de Corse aux mains pleines de goudron, n'avait eu d'autre éducation que celle de dompter la tempête, de faire sauter une sainte-barbe, ou de bombarder une ville ; un homme qui n'avait d'autre nom que Pietro Ornano, d'autre seigneurie que sa frégate et d'autres sujets que ses marins. Mais ce paysan, ce corsaire, cet

homme aux manières rustiques et sauvages, venait dans Gênes imposer des conditions, et faire trembler un doge sur son trône.

La France était en guerre avec Gênes ; elle avait trouvé en Corse un puissant auxiliaire en la personne de San Pietro. C'était une de ces âmes vigoureusement trempées dans les vertus poussées jusqu'à l'excès ; il n'avait d'autre pensée que la gloire, d'autre idole que la gloire, d'autre religion que la gloire ; il ne connaissait d'autre plaisir que de commander ses matelots, de fumer son tabac d'Italie, de regarder l'horizon qui s'enfonce sous les vagues, et de se laisser ballotter par le roulis lorsque la mer est calme, lorsque le vent souffle à peine, lorsque les hirondelles viennent s'asseoir sur le beaupré.

Pourtant depuis quelques jours il était triste, son front se ridait

souvent, et l'on pouvait deviner à ses soupirs réitérés, à ses longues rêveries, que quelque chose lui déchirait le cœur, et que son âme était en proie à des sentiments inconnus jusqu'alors.

II

Les portes du palais s'ouvrirent devant le marin ; les gardes lui présentèrent les armes, le grand escalier fut couvert de tapis, son nom résonna dans la salle du trône, et le doge lui-même descendit pour le recevoir.

« Je suis venu, dit San Pietro, pour traiter avec toi des conditions de la paix. La France, mon alliancée, pour prix de mes services, m'a

donné le pouvoir de les faire à mon gré. Écoute, je ne te demande ni or ni sang. Mais je te demande ce qui m'est plus cher, à moi, que tous tes sujets, fussent-ils des rois, que ton trône, fût-il celui du monde ; je te demande ta fille, je te demande Vanina.

— À lui, Vanina ? » répétèrent sourdement tous les courtisans assemblés.

« Oui, continua le corsaire, oui, à moi Vanina ! ou demain je fais bombarder Gênes, demain j'aurai Vanina ; et à toi l'esclavage et le malheur ! Ton trône, je le foulerai aux pieds, et ton palais, j'en ferai une prison pour toi. Vous pensiez donc qu'aucun sentiment ne pouvait m'émouvoir, vous croyiez que l'amour ne pouvait surgir de ce cœur de marin ; vous croyez que les passions ne remuent pas aussi fort le cœur d'un paysan que celui d'un roi ? Et pourtant s'il

est ici une tête couronnée et un corsaire, le corsaire est roi et le monarque est esclave.

— Soit, répondit le doge, tu peux être le maître, mais souviens-toi de mes paroles, San Pietro : jamais, jamais tu n'auras ma fille, je te la refuse ; et si tu peux conquérir ce trône, si tu peux, dans ta rage de tigre, le souiller et l'anéantir, si tu peux dans ta vengeance féroce incendier ce palais, si tu peux, démon, briser mon sceptre et ma couronne..., jamais tu n'auras Vanina, et Gênes sera plutôt ton esclave que ma fille ta maîtresse ! En effet quelquefois la servitude forcée ennoblit les rois, mais le déshonneur volontaire les souille et les flétrit.

— Eh bien, demain tu n'auras plus Vanina, dit le corsaire d'un ton solennel ; dans trente jours tu n'auras plus Gênes, et dans trente et

un jours, à un seul mot du corsaire, cette tête tombera. »

Puis il descendit les degrés du palais et, se retournant tout à coup avec ironie et dédain :

« Il est dommage, dit-il, de brûler une si belle colonnade !

III

Vers minuit, on vit débarquer une douzaine d'hommes sur la grève. Il y en avait un qui, couvert d'un masque noir, portait une longue dague et un riche cimeterre. Deux pistolets reluisaient à sa ceinture, et le clair de lune, qui venait frapper sur les canons, semblait lui faire deux étoiles à ses côtés. À l'aide d'une échelle de

corde ils escaladèrent le grand mur des jardins du doge ; déjà l'homme au masque noir s'apprêtait à dresser son échelle pour monter sur la terrasse, quand une balle vint siffler à ses oreilles et renverser un de ses compagnons... Puis il y eut du sang, des cadavres, des cris, et Vanina fut enlevée.

Quand ils furent loin en mer, quand ils ne virent plus les phares de Gênes, l'homme ôta son masque, et la jeune fille évanouie reprit ses sens.

Elle pleura son père, ses esclaves, ses jardins où le soir elle aimait à contempler la mer, à entendre les vagues qui venaient mourir sur le rivage ; elle pleura son beau palais, ses bains de porphyre et ses cygnes du Gange.

Pourtant, chaque jour apportait moins d'ennuis, de regrets et de

larmes, et un peu plus d'amour pour Ornano.

Au bout d'un mois, le corsaire tint sa promesse ; avec quatre frégates il vint à l'improviste attaquer Gênes. Vanina était avec lui. L'entrée du port était fermée et ses bassins défendus ; deux bordées de canon suffirent et la palissade sauta. Alors il entra, mais il ne s'aperçut pas que derrière lui les trois autres navires n'avaient pu passer, et qu'il se trouvait emprisonné dans un port qu'il avait forcê ; alors, écumant de rage, il jura sur sa tête qu'il tuerait de sa propre main quiconque parlerait de se rendre. Une minute auparavant un homme s'était jeté à la mer sur les ordres de Vanina.

« Que lui as-tu ordonné ? demanda-t-il à Vanina.

— Oh ! excuse-moi, pardon, Ornano ; mais je t'aimais et je lui ai ordonné d'aller demander grâce à mon père.

— Une carabine ! s'écria aussitôt San Pietro furieux, une carabine, pour qu'il n'aille pas jusqu'à terre ! »

Mais on ne distinguait plus le marin perdu dans la fumée des canons.

Ornano était resté pensif, la tête baissée sur sa poitrine ; son regard fixé sur Vanina était sinistre et ses lèvres pâles et tremblantes semblaient se contracter d'un rire lugubre.

Un homme aux armes du doge aborda le navire, et demanda à parler à Ornano. Il lui remit un message qu'il ouvrit en tremblant. Vanina, appuyée sur son épaule, le parcourut avec avidité.

« Ta grâce », dit-elle.

Il pâlit, tourna sur elle un regard plein de pitié et d'amour, puis, s'adressant à l'envoyé :

« Ce soir, vous saurez ma réponse ! »

Gustave FLAUBERT ŒUVRES DE JEUNESSE
La Bibliothèque de la Pléiade
Éditions Gallimard, 2001.